

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)[34. Lisieux, Jeudi 7 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

34. Lisieux, Jeudi 7 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1837-09-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'aurai recours au même expédient. J'écrirai deux lettres coup sur coup pour que vous ne soyez pas un jour sans lettre.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°68/96-97

Information générales

Langue Français

Cote

- 137, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/28-31

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription N°34 Lisieux- Jeudi matin

J'aurai recours au même expédient. J'écrirai deux lettres coup sur coup pour que vous ne soyez pas un jour sans lettre. J'y ai du mérite. Vous savez que je n'aime pas les décadences. Quelle décadence ! La parole est déjà si inférieure à la pensée ! Que l'écriture est inférieure à la parole ! Nous sommes étrangement soumis aux circonstances matérielles de la vie : rien n'est changé en moi, rien en vous ; le fond des âmes, le fond des choses est absolument le même. Bien plus, notre moyen de manifester, d'exprimer notre âme est le même ; toujours des mots, rien que des mots, des mots français tant que la langue en peut fournir. Mais les mots au lieu de les dire, il faut les écrire ; au lieu de passer en une seconde de mes lèvres à votre oreille. Et faut qu'il aillent, collés sur ce papier traverser je ne sais combien de lieues, je ne sais combien d'heures pour arriver à vous. Et tout est changé ! Et loin de dire tout ce que je pense, je n'"écris pas la millième partie de ce que je dirais ! Et les mots que je vous envoie tombent de mon âme lentement, lourdement comme de la glace comme du plomb ! Et dans ce moment même, dans ce que je vous dis là, que fais je ? J'observe, je disserte, en moraliste en spectateur, il n'y a là rien de vrai rien de réel ; Je sens autre chose, que ce que j'exprime, je pense à autre chose, qu'à ce que je vous dis. Ah, j'ai mille fois raison, Madame, de ne pas aimer les décadences ; mais, sinon les pires, du moins les plus incommodes de toutes sont celles qui ne sont qu'apparentes, et au sein desquelles le fond toujours le même, toujours aussi animé, aussi riche, ne paraît plus que sous une forme misérablement terne, courte, insignifiante. C'est comme si le soleil toujours ardent et brillant à son foyer, ne pouvait plus envoyer sur le monde qu'une lumière pâle et froide. Pour peu qu'il eût conscience de lui-même, il en souffrirait cruellement.

J'en reste là. Je m'ennuie de mes comparaison de mes réflexions. Je me raccoutumerai à écrire, je réapprendrai à oublier les immenses intervalles d'espace, de temps, qui nous séparent et les sacrifices qu'il faut leur faire. Mais aujourd'hui, je ne puis pas. J'ai encore les yeux pleins de ce que je voyais les oreilles charmées de ce que j'entendais il n'y a pas seize heures. Vous écrire me distrait de vous. En cessant je vous verrai, je vous entendrai encore. Je l'aime mieux. Permettez-moi de vous dire adieu. C'est en vous disant adieu que je vous retrouve. Adieu donc. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 34. Lisieux, Jeudi 7 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/941>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 137

Date précise de la lettre Jeudi 7 septembre 1837

Heurematin

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Lisieux (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

J'aurai reçu ce même
 expédient. J'aurai deux lettres dans le corps
 pour que vous n'ayez pas un jour sans lettre.
 J'y ai du mal. Vous savez que je n'aime pas
 la réécriture. Que de lassitude ! La parole est
 déjà si inférieure à la pensée ! La lecture
 est difficile à la parole ! Pour dominer
 勉强ment l'ouïe aux circonstances matérielles
 de la vie, rien n'est change en moi, rien en vous ;
 le fond des deux, le fond de, chose, est absolument
 le même. Plus notre moyen de manifester,
 d'exprimer notre être est le même, toujours les
 mots, rien que des mots, des mots français, tant que
 la langue ne peut fournir. Mais le mot, au lieu
 de le dire, il faut le faire ; au lieu de penser
 en un second, de me lever à votre oreille, il
 faut que, ailleurs, collé sur un papier, je vous
 j. ne suis combien de bises j. ne suis combien
 d'heures pour arriver à vous. Et tout en change !
 Et faire de dire tout ce que je pens. Je n'écris
 pas la moitié de partie de ce que j. dirais ! Pe

le mot que je vous envoie tombe de mon ame
lentement, lourdement, comme de la glace, comme les oreilles charmees
du plaisir ! Et dans ce moment mème, dans ce siège heureux, Mme
que je vous dis là, que faire ? J'obligeroi si je vous verrai je
d'abord, un moraliste, un protestant, il n'y a là mieux. Permettez
moi de dire, rien de tel ; je veux autre chose que ce que vous dites
ce que j'exprime je pense à autre chose que ce qu'ils disent.
que je vous dis. Ah j'ai mis à son repos, madame
je ne pas aimer les décadentes ; mais, sinon
les pires, les moins les plus inconvenables de toute
sont celles qui ne sont qu'apparentes, et au sein
desquelles le feu brûle toujours le même, toujours aussi
animé, aussi riche, ne paroit plus que sous une
forme malhabile, tache, courte, insignifiante.
C'est comme si le soleil, toujours ardent &
brillant à son foyer, ne pouvoit plus emoyer sur
le monde qu'une lumière pâle et froide. Dous
peu qui est conscient de lui-même, il se
souffre et cruellement.

Ils sont là. Je m'envoie à mes compagnons
de mes réflexions. Je me raconte moi à moi,
je rapprocheroi à mille le immens intervalle
d'espace, de temps, qui nous sépare, et le temps
qui faut leur faire. Mais aujourd'hui, je ne peu-

en un pas. J'ai encore les yeux pleins de ce que je voyais
comme le soleil, l'herbe, de ce que j'entendais il n'y a pas
dans ces seize heures. Mais alors me disait de vous. En ce tout
ce qui je vous verrai je vous entendrai encore. Le silence
d'ici à la fin. Permettez moi de vous dire adieu. C'est
tout que je vous disais adieu que je vous retrouve.
que ce adieu donc.



Madame

Maman

de toute

et au sein

peux aussi

Tous ces

qui font

et le

envers des

des bons

et un

temporaire

à cette

intervalles

le temps

je ne puis